JÁNOS SZÁVAI

 WELTLITERATUR ET LITTÉRATURE EUROPÉENNE

 A GÉOMÉTRIE VARIABLE

 Il me semble que depuis que je m’occupe de littérature comparée, le monde qui nous entoure a complètement changé. Dans les années 1970 mes préoccupations étaient les suivantes: premièrement la coupure de l’Europe en deux, situation difficilement supportable, deuxièmement l’idéologisation de la littérature, c’est-à-dire une autre coupure qui suggérait qu’il y avait une littérature progressiste et une littérature non-progressiste, troisièmement l’isolement de ma langue maternelle et de la littérature hongroise, et enfin quatrièmement la perte d’influence de la grande littérature et l’avènement d’une littérature de masse. La théorie ou plutôt les théories de la littérature comparée promettaient des solutions à presque tout ces problèmes.

 A ce moment-là mes points de repère, je les cite pêle-mêle, sont les suivants : le terme de Weltliteratur introduit par Goethe, la notion de littérature européenne utilisée par Ernst Robert Curtius et par Mihály Babits, la théorie de littérature générale développée par Etiemble, le terme de dekaglottismus inventé par Hugo von Meltzl, le pamphlet du linguiste Antoine Meillet sur les langues en Europe, et la réponse qu’y donne Dezső Kosztolányi. S’y ajoute un peu plus tard le terme de dialogue, pivot de la théorie de Mikhail Bakhtine développée dans la deuxième variante de sa *Poétique de Dostoievski*. Bakhtine, un des plus grands esprits du 20e siècle, exilé dans une petite ville de l’Oural affirme en effet : « Etre, c’est communiquer dialogiquement. Lorsque le dialogue s’arrête, tout s’arrête. En fait le dialogue ne peut et ne doit jamais cesser. » Pour Bakhtine le dialogue ne doit pas être un moyen, mais le but en soi.[[1]](#footnote-1) Je retrouve la même idée chez mon maître hongrois, Albert Gyergyai qui, en parlant du poète d’avant-garde Lajos Kassák, dit ceci : « Il garde depuis le début le dialogue, cette forme suprême du développement humain, fixé dans la formule *leben und leben lassen* de Goethe, forme qui ne connaît ni vainqueur, ni vaincu, mais est à la recherche – à deux – du secret de la vie, le haut sens de l’existence. »[[2]](#footnote-2)

 Le terme de dialogue semblait être un passe-partout, fonctionnant dans tous les domaines, en politique tout aussi bien que dans le social, et évidemment dans le domaine de la littérature. L’espoir né en 1989 allait dans le même sens. On pouvait alors légitimement poser la question, c’est ce qui s’est passé par exemple au congrès lyonnais de l’Association Internationale des Critiques Littéraires en juin 1993, s’il existait une littérature européenne. La disparition du rideau de fer, puis l’entrée dans l’Union des pays de l’ancien bloc socialiste ont puissamment contribué à un rapprochement des entités qui jusque là s’ignoraient tout simplement. La multiplication des langues officielles au sein de l’Union européenne, pour donner un exemple concret, a eu dans ce domaine un effet très positif. Mais depuis d’autres problèmes, d’autres défis apparaissent. Aujourd’hui, en 2016, nous avons l’impression de vivre une toute autre histoire. Les thèmes qui dominent notre quotidien sont le changement de climat et les puissants mouvements migratoires qui mènent des foules de l’Est à l’Ouest et du Sud vers le Nord. Et si l’on croit à Enrique Vila-Matas, toujours terriblement ironique, il est vrai, le monde digital est en train de faire disparaître la galaxie Guttenberg.

 Dans un formidable roman autobiographique, publié en 1972, *Mémoires de Hongrie* dans la traduction française*,* Sándor Márai évoque la période 1944-1946 qui a permis aux Russes d’occuper la Hongrie, la couper de l’Europe pour l’intégrer à l’empire soviétique. Ses premiers contacts avec les soldats russes inspirent au romancier une grande vision historique. C’est pour la troisième fois, dit-il, que l’arrivée d’Orientaux crée pour les Européens une situation mortellement dangereuse. Le premier défi, selon Márai, est la montée des Maures au 8esiècle, montée arrêtée finalement par Charles Martel, puis Pépin le Bref sous Autun, puis sous Poitiers. Le deuxième défi est la poussée des Ottomans au 16e siècle, arrêtés à la porte de Vienne en 1606, puis repoussés définitivement à la fin du 17e. L’essentiel pourtant, dit Márai, n’est point la victoire militaire, mais la réponse philosophique que l’Occident donne aux envahisseurs. La première réponse n’est autre que la Renaissance, la redécouverte et l’intégration de l’Antiquité grecque, la deuxième est la Réforme (et la Contre-réforme), ou autrement dit: la capacité intellectuelle de modifier, de se corriger, de changer, de se renouveler.[[3]](#footnote-3)

 Si l’on en croit au titre original du livre, *Föld, föld*!, bien rendu par l’édition espagnole de 2012 chez Salamandra, !*Tiera, tiera*,! titrefaisant allusion au cri de la mousse de Christophe Colomb apercevant les côtes américains, la conclusion de Márai n’est point pessimiste, le futur n’est point visible, mais il est plein de promesses.

En 1989 la menace militaire a sans doute contribué à la disparition du troisième danger. Mais si l’Union soviétique s’est soudainement implosé, c’est plutôt à cause de la défaite de son idéologie, la pensée libérale apparaissant alors comme grand vainqueur. D’où la célèbre théorie d’un auteur américain, Fukuyama, qui parle déjà de la fin de l’histoire. Mais l’histoire continue, et nous voilà en 2016 en face d’autres défis, comme le changement de climat, le terrorisme islamique ou encore les grands flux migratoires de l’année. Serons nous capables de relever ces défis? Si l’on en croit aux exemples énumérés par Márai, la réponse ne peut être qu’intellectuelle, ne peut être que philosophique.

 2.

 Dans une étude publié dans les années 1970 et intitulée *Faut-il réviser la notion de la Weltliteratur,* René Etiemble esquisse la théorie d’une Weltliteratur radicalement différente des anciennes conceptions. Un des exemples le plus surprenantes de ces anciennes conceptions cité par Etiemble, et également cité par Antoni Marti Monterde dans son *Un somni europeu – Historia intel-lectual de la Literature Comparada[[4]](#footnote-4),* est celui du rédacteur de la première revue de littérature comparée, le Hongrois Hugo von Meltzl, professeur à l’Université de Kolozsvár (aujourd’hui Cluj). Meltzl publie entre 1877 et 1887 une revue polyglotte, *Összehasonlító Irodalomtörténeti Lapok, Revue de Littérature Comparée,* accessible de nos jours dans une édition moderne de 1975.[[5]](#footnote-5) Meltzl, dont la première langue est l’allemand est l’inventeur d’une Dekaglottismus des langues civilisées. Les dix langues choisies les voici : allemand, anglais, espagnol, français, hollandais, italien, portugais, islandais, hongrois, suédois, ainsi que le latin. Il y manque curieusement le russe et d’autres langues slaves. La présence du hongrois s’explique aisémént, tout comme celle des autres petites langues, le hollandais, l’islandais, le portugal. La conception de Meltzl est évidemment fortement eurocentrique, et elle reflète les connaissances linguistiques du professeur de Kolozsvár. En ce qui concerne langues, si nous prenons des exemples du 20e siècle, nous constatons une tendance plutôt restrictive chez les auteurs les plus cultivés. Je pense ainsi au monumental *Temps et récit* de Paul Ricoeur[[6]](#footnote-6) dont les très nombreux exemples littéraires ou philosophiques concernent grosso modo cinq langues : le grec, le latin, l’anglais, le français, l’allemand. Ou prenons le livre du comparatiste polyglotte qu’est George Steiner, *In Bluebeard’s Castle[[7]](#footnote-7)* qui puise dans le même domaine, en y ajoutant peut-être l’italien et l’espagnol. Steiner donne toutes ses citations en original. Mihály Babits dans son *Histoire de la littérature européenne* [[8]](#footnote-8), publiée en 1935, ne parle que des auteurs qu’il a lu dans l’original. C’est toujours la même série, grec, latin, anglais, français, italien, avec l’ajout de sa langue natale, le hongrois. Un autre éminent polyglotte, Jean-Louis Backès, intitule son livre, pour qu’il n’y ait aucune malentendu, *Littérature européenne,[[9]](#footnote-9)* monographie qui parcourt le même domaine, celui des grandes langues. Une seule exception chez Backès, Adam Miczkiewicz, le grand romantique polonais. Et un exemple récent, *Transcription de l’histoire, Essai sur le roman européen de la fin du XXe siècle,[[10]](#footnote-10)* d’Emmanuel Bouju : des Français, des Allemands, des Italiens, des Espagnols, des Anglais, un Portugais, romans lus tous dans l’original, auquel s’ajoute un Hongrois, Imre Kertész, lu, lui seul, en traduction.

 Etiemble prend le contrepied de tous ces auteurs en intégrant dans sa notion toutes les littératures qui existent et en les appelant tout simplement Littérature. Chinois, japonais, arabes, indiens, egyptiens etc. la liste est bien longue. Contrairement à Steiner, à Babits, à Backès, Etiemble travaille de façon indirecte, il cite les choix des spécialistes qui ont accès à ces littératures moins connues, le plus souvent non-européennes. Pour arriver finalement à la conclusion suivante : « Selon Conrad le Soviétique et Hightower l’Américain, proclamons que la littérature ne peut être désormais que l’ensemble de toutes les littératures, vivantes ou mortes, dont nous avons gardé des traces écrites, ou seulement orales, et ce, sans discrimination langagière, politique ou religieuse. »[[11]](#footnote-11) C’est donc la littérature sans rivage. Mais malgré ces affirmations, lourdement influencées, me semble-t-il, par les modes idéologiques de l’époque, il y a quand même certaines restrictions dans la théorie du comparatiste français. Il est impossible, dit-il, de travailler sans traductions. Et il y ajoute le problèmes de l’exigeance : « Celui qui veut se former à la littérature devra lire plutôt Saikaku en traduction que Péladan dans le texte, Hallaj en traduction que Géraldy dans le texte, Kabir en traduction qu’Anna de Noailles dans le texte. »[[12]](#footnote-12),

 Etiemble ne craint donc pas de se contredire. Si Littérature n’est autre que l’ensemble, que la totalité des textes, il faudra quand même y faire le tri, proposer un choix pour plusieurs raisons. Une de ces raisons, dit-il, c’est que le temps nous manque. Et le comparatiste à proposer un calcul bizarre, mais amusant, selon lequel nous avons grosso modo cinquante années à lire sans un jour de maladie, de repos, soit 18.262 jours. « Compte rigoureusement tenu du sommeil, des repas, des obligations et des plaisirs de la vie, du métier, estimez le temps qui vous reste pour lire des chefs-d’oeuvre dans le seul dessein d’entrevoir ce que c’est au juste que la littérature. Par une générosité aberrante, je vous accorde le privilège de lire chaque jour – l’un dans l’autre – un très beau livre parmi tous ceux qui vous sont accessibles en votre langue et dans les langues étrangères dont vous disposez, soit en original, soit en traduction. » Et ici un petite liste, puis la conclusion. « Par rapport au nombre des très beaux livres qui existent, qu’est-ce que les 18.262 titres ? Une misère. »[[13]](#footnote-13)

 Si j’ai si longuement cité le texte provocateur d’Etiemble, c’est qu’il soulève, à sa façon bien sûr, les problèmes qui nous préoccupent. Il s’agit en fait des limites du domaine qui est le nôtre. Littérature ou littérature générale, l’auteur expose ainsi lui-même les raisons qui rendent impossible d’en considérer la Totalité. Un canon existe et doit exister, la question est simplement de désigner les critères qui rendent possible la création de ce canon. La problématique désigné par Goethe reste une problématique.

 Commençons par la traduction. Traduire est impossible, mais traduire est nécessaire et même impératif. Il est évident que traduire un texte philosophique ou traduire un roman est beaucoup moins diffile que traduire une poésie lyrique. Toute traduction est une autre par rapport à l’original, toute traduction perd quelque chose par rapport à l’originale. Il est certes possible d’améliorer toute traduction, j’en ai donné un exemple tout simple en citant les deux traductions, la française et l’espagnole du titre du roman de Sándor Márai. Il y a une série de degrés dans ce domaine. Mais il est quand même possible que l’essentiel du texte passe de la langue source à la langue cible. Les traductions de la Bible en d’autres langues en sont les meilleurs exemples, même si ces nouveaux textes, comme celle de Martin Luther en allemand (1534), l’authorized version, ou King James Version (1604-1611) en anglais, ou celle de Gáspár Károli en hongrois (1590) , jouent en même temps un autre rôle, dans la transformation et le développement des langues en question.

 Et maintenant le critère qualité. Etiemble a deux opinions là-dessus. Pour moi il est évident que nous devons rallier celle qui comprend sous la dénomination Weltliteratur un canon renouvelé, prêt à changer, et en tout cas la série que Etiemble appelle modestement celle des très beaux livres. Il nous faut revenir ici à la proposition de Goethe selon laquelle il ne s’agit pas de la somme des littératures nationales, mais bien d’une autre entité, d’un canon qui prendrait en quelque sorte la succession du canon de la littérature antique.

 Mais comment circonscrire cette entité ? Je pense de ma part qu’il faut limiter le nombre des textes qui feront partie du canon à ceux qui nous apparaissent comme indispensables. Mais quels sont les indispensables ? Je citerai ici deux auteurs qui font, je pense, chacun à sa manière, autorité : Martin Heidegger et Imre Kertész. Dans un magnifique essai consacré à Rainer Maria Rilke[[14]](#footnote-14), mais où son point de départ est un poème de Hölderlin, Heidegger décrit le monde moderne comme un lieu sans Dieu, un lieu d’où non seulement Dieu, mais même l’idée de Dieu est absente. Pourtant le trésor, l’espoir existe, il est enseveli au fond d’un ravin. Mais nous n’en savons rien. C’est ici que le poète intervient : il est le seul capable de sentir et de retrouver, non pas encore le trésor, mais au moins sa trace, et nous transmettre par ses écrits ce qu’il en sait.

 Le point de départ de Kertész est également un monde d’où Dieu est absent. Mais comment vivre et survivre, comment garder notre humanité s’il n’y a personne qui nous scrute, qui est témoin de notre histoire ? Il faut absolument, il nous est impérativement nécessaire que notre histoire puisse être relatée, c’est la raison d’existence du roman. C’est l’esprit du récit, une expression emprunté à Thomas Mann qui sert alors de démiurge pourque l’histoire, premièrement et évidemment celle d’Auschwitz puisse être racontée.[[15]](#footnote-15)

 Il reste que le problème le plus épineux est celui des langues. Les grandes langues dominent sans conteste. Elles désignent ainsi les contours d’une géométrie qui comprend géographiquement parlant en dehors de l’Europe les deux Amériques et une bonne partie de l’Afrique, mais laisse tomber, à deux-trois exceptions près, je pense à Kierkegaard, à Strindberg, à Ibsen, à Pessoa, les littératures des petites langues. Un des épisodes les plus intéressants dans ce domaine est donc l’échange entre le célèbre linguiste français, Antoine Meillet, et l’écrivan hongrois Dezső Kosztolányi, débat repris en 1999 par Alain Finkielkraut. Horrifié par les massacres et les destructions de la Grande Guerre, Antoine Meillet publie en 1918 un essai sur les langues en Europe.[[16]](#footnote-16) La cause principale de l’éclatement de la guerre n’est autre, selon Meillet, que l’incompréhension entre les peuples, incompréhension dûe en premier lieu à la multiplicité des langues. La solution proposée par le linguiste est simple et brutale: créer d’une part une langue artificielle pour que les Européens puissent se communiquer entre eux, laisser subsister d’autre part les quatre ou cinq langues de culture, mais faire disparaître ou laisser disparaître toutes les autres.

C’est la deuxième édition, celle de 1928 du livre de Meillet qui fait réagir Kosztolányi.[[17]](#footnote-17) Dans un texte passionné l’écrivain prend la défense des petites langues en arguant leur richesse, leur rôle dans la culture des peuples en question, et plus largement : leur rôle dans l’histoire. La langue fait partie d’un Tout, elle est tout simplement indispensable dans la vie de chaque peuple concerné par la théorie du linguiste. Alain Finkielkraut résume la discussion Meillet-Kosztolányi de la façon suivante : « Chantre de l’homogénéité, précurseur de l’Euroland, le moderne Meillet veut rendre l’Europe claire et distincte, lui imposer des règles précises, la mettre à la raison. Pour Kosztolányi, au contraire, l’Europe est cette réalité têtue qui ne se laisse pas dissoudre en fonctionnalité pure. (...) La non-coincidence du réel ou du rationnel où Meillet voit un *scandale,* apparaît à Kosztolányi comme une *ressource* et un *don*. »[[18]](#footnote-18) Finkielkraut parle, en citant l’article de Kosztolányi, de la problématique des langues minoritaires, et à ce propos de la problématique des minorités. Sa proposition, tout comme celle de Kosztolányi, prévoit une Europe culturelle qui ne se limite pas à l’anglais, au français, à l’allemand, à l’espagnol, mais s’ouvre sur le polonais, le tchèque, le hongrois, le croate, l’albanais, le catalan et ainsi de suite.

 3.

 Limiter d’un côté, ouvrir de l’autre. Mais de quelle façon ? La littérature générale ou ‘Littérature’ imaginées par Etiemble dépassent nos forces. La littérature sans rivage est semblable à *l’Alef* de Borges ou alors à la pyramide de Leibniz[[19]](#footnote-19) : c’est l’infini. Comme le dit Borges dans sa nouvelle : « El problema central es irresoluble : la enumeración, siquiera parcial, de un conjunto infinito. » Si je suis la logique de Goethe, il est évident qu’au lieu de litérature mondiale je dois parler de littérature européenne, mais d’une littérature européenne dont les limites dépassent le domaine des grandes langues et qui intègre les littératures qui géographiquement ne sont pas, à proprement parler, européennes. Il s’agit d’une culture dont les caractéristiques peuvent être décrites, et dont la littérature est peut-être l’expression la plus importante.

 Encore un mot de Borges qui exprime parfaitement notre problématique. « Todo lenguaje es un alfabeto de simbolos cuyo ejercicio presupone un pasado que los interlocutores comparten. » Pour en parler je reprendrai comme point de départ les critères de Curtius et de Babits. La littérature européenne est, tout comme la littérature antique, une littérature de réécritures. Balzac réécrit, à sa façon, bien sûr, Dante, ou alors Balzac réécrit à sa façon Goethe. Les hommes se racontent depuis toujours deux histoires, lisons nous dans une des nouvelles de Jorge Luis Borges, *L’évangile selon Marc*, l’histoire de celui qui s’en va, fait le tour du monde, et rentre finalement chez lui, et l’histoire de celui qui est trahi par les siens et qui est mis a mort par une foule hostile.[[20]](#footnote-20) (A lo largo del tiempo, han repetido siempre dos historias : la de un bajel perdido que busca por los mares mediterráneos une isla querida, y la de un dios que se hace crucificer en el Gólgota). Il s’agit évidemment de l’Odyssée pour la première, et la passion du Christ pour la deuxième. Le protagoniste de la nouvelle est un jeune homme de trente-trois ans, dont le nom est Baltazar Espinosa, transcription du nom de Baruch Spinosa. Jeu compliqué et typique, caractéristique de la littérature européenne, qui ne peut être compris que par ceux qui sont à l’aise dans l’héritage qui compose cette culture.

 Dans le domaine des langues c’est donc Babel, mais de l’autre côté il y a cet héritage commun qui est celle de l’Europe. Des récits, des métaphores, des formes, comme, je prends les exemples au hasard, l’histoire de l’enfant prodigue ou le mythe Faust.

 Witold Gombrowicz parle dans son *Journal* des années 1950 de centre et de périphérie, en conseillant à ses compatriotes : « ne courez pas après, vous ne les ratrapperez jamais. »[[21]](#footnote-21) Mais pourquoi pas ? Lui-même les ratrappe largement avec des romans comme *Cosmos,* parodie d’un des grands topos européens, celui du crime et de châtiment. Crime (et péché) punis chez Dostoievski, châtiment qui précède le crime chez Kafka, course après le crime chez Gombrowicz. L’évantail est large, il comprend les grandes langues, mais également les autres qu’on considère en général comme petites.

 Il y a évidemment d’autres histoires, connues par tout le monde, que les deux indiquées chez Borges. Ainsi celle de l’enfant prodigue, présente dans toutes les littératures nationales. Un récit d’André Gide, *le Retour de l’enfant prodigue*, un poème de Rainer Maria Rilke, le *Départ de l’Enfant prodigue*, le roman de Rilke, *Laurel Malte Briggs*, ou alors le grand poème de János Pilinszky, A*pocryphe*, et le roman autobiographique de Sándor Márai, *Confession d’un bourgeois*.

On pourrait citer également le cas de Faust, examiné dans le grand ouvrage de Charles Dédéyan. Avant Goethe ou apres Goethe, le récit du savant qui vend son âme au diable connaît un très grand nombre de variantes. Une farce française, puis une tragédie de Marlowe, une pièce de Calderon, la *Tragédie de l’Homme* du Hongrois Imre Madách, le *Père Goriot* de Balzac, puis au 20e siècle *le Docteur Faustus* de Thomas Mann, l’ouvrage de Spengler, la liste est longue, les genres et les langues sont extrêmement variés et encore davantage si nous y associons les oeuvres musicaux de Franz Liszt à Charles Gounod.

 Vu historiquement le premier canon littéraire est celui de l’antiquité grecque et latine. Le deuxième, depuis Dante jusqu’à Goethe, depuis Shakespeare à Proust et Joyce est celui des grandes langues européennes. Il est temps d’accepter l’existence d’un troisième qui comprend également des oeuvres écrites en de petites langues.

 La littérature européenne est un entité qui est dynamique, qui change et s’enrichit, qui est ouverte, qui dialogue. L’héritage est donc une espèce de langue commune, mais qui n’est pas une langue figée, elle est tout le temps en mouvement. Les écrivains y mettent leur talent. Comme il y a d’un côté la multiplicité des langues, mais de l’autre, si l’on en croit à Borges, les symboles sont communs, ce que nous pouvons appeler littérature européenne, se constitue, se réalise en trois stades. Le premier est évidemment le stade des traductions. On peut en parler longuement, mais ce n’est pas notre sujet, et de toute façon ce stade n’est que le début, en soi insuffisant. Le deuxième stade est celui de l’épitexte (dans le sens que lui donne Gérard Genette). Je pense à tout ce qui peut entourer une publication, critiques, préfaces et postfaces, publicité, présentations orales, marché du livre etc. C’est le troisième stade, celui des dialogues qui nous intéresse vraiment, le moment où l’oeuvre traduit, publié, critiqué quitte le domaine de la langue source et commence à vivre dans le domaine de la langue cible. C’est le dialogue entre les textes qui et capable de modifier, d’enrichir, de former le canon.

 Parfois le dialogue est ouvertement provoqué par l’écrivain. Je prendrai ici l’exemple du romancier Péter Esterházy, écrivain intertextuel par excellence dont certains oeuvres de jeunesse sont constitués comme des collages faits de citations. Le texte se lit sans problème même si l’on ne reconnaît pas les sources, ainsi les premières éditions laissent au lecteur la primeur de la découvertes. Dans une deuxième édition de ces romans les sources sont indiquées en marge ce qui modifie considérablement notre stratégie de lecture.

 Dans deux textes écrits dans les années 1990 Esterházy commence et poursuit un dialogue directement centre-européen. *L’oeillade de la Comtesse Hahn-Hahn*, roman du Danube, est l’ouverture d’un dialogue avec le *Danubio* de Claudio Magris, tandis que *le Livre de Hrabal* ouvre une communication avec le grand écrivain tchèque. [[22]](#footnote-22)

 Avant de conclure je citerai encore un exemple qui est lié a la date d’aujourd’hui, *Ulysses* de James Joyce. Ce roman, un des plus importants du 20e siècle, raconte une journée à Dublin, un jeudi, le 16 juin 1904. Cette date du 16 juin est appelée depuis bloomsday par les fidèles de James Joyce. Cent-douze ans après nous vivons donc aujourd’hui un bloomsday ici à Barcelone. *Ulysses* est un texte plutôt compliqué qui peut être considéré comme typiquement européen. L’évocation d’une journée de Léopold Bloom et de Stephen Dedalus est liée, ironiquement, bien sûr, mais en même temps très sérieusement, à l’oeuvre qui est l’ouverture de la littérature européenne, l’*Odyssée* de Homère*. Ulysses* de James Joyce est composé de dix-huit épisodes, et chaque épisode correspond à une séquence d’Odyssée.

 Dans *Dublinesco* (2012) Enrique Vila-Matas raconte l’histoire de Samuel Riba, un éditeur de Barcelone qui se rend avec ses amis à Dublin pour les funérailles, comme il dit, de l’époque de Gutenberg. Dans la vision du personnage James Joyce apparaît comme le dernier d’une brillante série, auteur d’un chef d’oeuvre inépuisable, mais qui appartient au passé, auquel il nous faut dire au revoir. Riba revit ou plutôt reproduit plusieurs séquences de la journée du 16 juin 1904 de Léopold Bloom qui reproduit lui-même les tribulations d’Ulysse.

 Il y a chez Joyce un fil hongrois : le père de Léopold Bloom est un juif hongrois émigré en Irlande. Rudof Virág vit depuis 1854 à Dublin, il a épousé une Irlandaise, s’est converti au protestantisme et a changé son nom de famille en Bloom. Léopold Bloom lui même, né en 1866, est protestant, puis plus tard, pour pouvoir épouser la fille d’un officier anglais, se convertit au catholicisme. Le lieu de naissance du père, de Rudolf Virág est mentionné dans l’épisode intitulé *Hades* qui lui est en grande partie consacré. Rudolphe est né à Szombathely, petite ville à la frontière austro-hongroise. Szombathely, ville qui célèbre depuis une dizaine d’annsée le bloomsday, Savaria au temps de l’Empire romain, est surtout connu comme la ville natale de Saint-Martin, un militaire romain qui, converti à la religion chrétienne, devient au cours du 4e siècle évèque de Tours. Selon la légende, Martin a coupé en deux son manteau et a offert la moitié à un pauvre. Lors d’un voyage en France en 1996, le pape Jean-Paul II a parlé de l’évèque de Tours comme d’un saint d’origine hongroise. En vérité les Hongrois ne sont arrivés dans le bassin des Carpates qu’au cours du 9e siècle.

 4.

 La littérature européenne n’est donc point la somme des littératures nationales. Babits dans un article de 1913 imagine la Weltliteratur comme un grand musée de plusieurs étages où chaque littérature nationale possède une salle[[23]](#footnote-23). Les visiteurs, en fait les lecteurs, visitent volontiers certaines salles, mais d’autres salles dont la hongroise, ne sont guère visitées. Et l’écrivain à proposer plusieurs recettes pour rendre plus attirantes les salles négligées. Mais la métaphore de Babits, comme il le constate lui-même une vingtaine d’années plus tard, ne concerne que la série des littératures nationales, une série dont les éléments ne sont point complémentaires. La littérature européenne apparaît à un autre niveau, et est composée justement d’éléments qui se complètent, se répondent. Le dialogue, comme le dit Bakhtine, est à plusieurs niveaux, entre les oeuvres, entre les oeuvres et les lecteurs ou même à l’intérieur des oeuvres.

La littérature européenne a une histoire. Elle a un présent, et elle est en train de s’enrichir avec l’arrivée des petites langues. Les canons sont prêts à changer. La force de notre culture est justement cette capacité de garder son socle et d’être en même temps assez flexible pour se modifier, se tranformer si nécessaire, et capable ainsi de durer.

 Barcelona, le 16 juin 2016.

1. BAKHTIN,  Michail (1980). *Poétique de Dostoievski*, traduit par Isabelle Kolitcheff, Paris, Seuil, p. 325. [↑](#footnote-ref-1)
2. GYERGYAI, Albert (1975). *Kései tallózás*, Budapest, Szépirodalmi, p. 327. [↑](#footnote-ref-2)
3. MÁRAI, Sándor (2010). *Mémoires de Hongrie*, traduit par Georges Kassai, Paris, Albin Michel, pp. 21-23. et *!Tier, Tier!* (2010) Salamandra, Barcelona, 2010. [↑](#footnote-ref-3)
4. MONTERDE, Antoni Marti (2011), *Un somni europeo.* Valencia, PUV. [↑](#footnote-ref-4)
5. GAÁL, György (dir.) (1975), *Összehasonlíó Irodalomtörténeti Lapok,* Kriterion, Bukarest, 1975. [↑](#footnote-ref-5)
6. RICOEUR, Paul (1985-1988) *Temps et récit I.,II., III*. Paris, Seuil. [↑](#footnote-ref-6)
7. STEINER, George (1971.) *In Blubeard Castle*, London, Faber and Faber. [↑](#footnote-ref-7)
8. BABITS, Mihály (1974*) Az európai irodalom története,* Budapest, Szépirodalmi, 1974. [↑](#footnote-ref-8)
9. BACKES, Jean-Michel (1987) *Histoire de la littérature européenne*, Paris, Bélin. [↑](#footnote-ref-9)
10. BOUJU, Emmanuel (2006), Rennes, PUR. [↑](#footnote-ref-10)
11. ETIEMBLE (1975*). Essais de littérature(vraiment) générale*, Paris, Gallimard, p. 20. [↑](#footnote-ref-11)
12. op. cité p. 29. [↑](#footnote-ref-12)
13. op. cité pp. 29-30. [↑](#footnote-ref-13)
14. HEIDEGGER, Martin (1950). « Wozu Dichter” in *Holzwege*. Frankfurt, Klostermann.H [↑](#footnote-ref-14)
15. KERTÉSZ, Imre (2001). „Táborok maradandósága” in *A száműzött nyelv*. Budapest, Magvető, Budapest, pp. 47-49. [↑](#footnote-ref-15)
16. MEILLET, Antoine (1918) *Les langues dans l’Europe nouvelle*, Paris, Paillot. Une deuxième édition revue et augmenté en 1928. [↑](#footnote-ref-16)
17. KOSZTOLÁNYI, Dezső (1996). „Lettre ouverte à Antoine Meillet” in *L’étranger et la mort*. Paris, In Fine, Paris, pp. 141-150. [↑](#footnote-ref-17)
18. FINKIELKRAUT, Alain. (1998). *L’Ingratutude,* Paris, Gallimard. p. 23. [↑](#footnote-ref-18)
19. LEIBNIZ, Gottfried Wilhelm (1969). *Essais de Théodicée*. Paris, Garnier-Flammarion, pp. 359-362. [↑](#footnote-ref-19)
20. BORGES, Jorge Luis (1942). « *L’*évangile selon Marc » in *Le rapport de Brodie.* Paris, Gallimard. [↑](#footnote-ref-20)
21. GOMBROWICZ, Witold (1963*), Journal I-II*. Paris, Gallimard, p. 65. [↑](#footnote-ref-21)
22. ESTERHÁZY, Péter (1994). *Le livre de Hrabal.* Paris, Gallimard et ESTERHÁZY, Péter (1999).  *L’oeillade de la comtesse Hahn-Hahn en descendant le Danube*. Paris, Gallimard. [↑](#footnote-ref-22)
23. BABITS, Mihály (1975) “ Magyar irodalom” In *Esszék tanulmányok*, Budapest, Szépirodalmi. pp. 359-421. [↑](#footnote-ref-23)